

Aussitôt, dans une espèce de vomissement, Georges rejeta le liquide avec une assez grande quantité d'eau.

Le docteur se releva avec un visage rayonnant.

—Messieurs, dit-il d'un ton modeste, Dieu, plus que l'art du médecin, a sauvé ce jeune homme.

—Sauvé, il est sauvé ! exclama Jean Frugère.

Il tomba à genoux devant le médecin, lui prit les mains et les baisa avec des éclats de rire délirants.

XVI

Le poste de police se composait de trois pièces. Celle où se trouvait Georges, une autre un peu plus grande, garnie de matelas étendus le long du mur, sur lesquels les hommes de garde pouvaient se reposer, et enfin le cabinet de l'officier de paix. C'est dans cette dernière pièce que le commissaire de police fit entrer M. Durançon et Jean Frugère pour recevoir leur déclaration.

Le président parla le premier.

—Hier, dit-il, j'ai dîné et passé la soirée chez un de mes amis, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années et qui demeure boulevard Mazas. Nous nous oubliâmes à causer, il était près de minuit lorsque je pris mon chapeau pour partir. Il pleuvait très-fort. Mon ami envoya son domestique à la recherche d'une voiture. Il revint au bout d'une demi-heure sans avoir pu se la procurer.

La pluie, qui avait cessé depuis un instant, tomba de nouveau avec violence. Résigné à m'en aller à pied, j'attendis la fin de la giboulée. Enfin, je partis avec le domestique de mon ami, qui avait reçu l'ordre, malgré moi, de m'accompagner jusqu'à ma porte, rue Jacob.

Nous traversions la place Mazas lorsque nous entendîmes le bruit d'une chute dans l'eau, puis le cri : au secours ! Nous vîmes alors distinctement un individu, debout sur le parapet du pont, se précipiter dans la Seine. C'était ce brave et honnête homme, qui vous donnera tout à l'heure de précieux renseignements sur les auteurs du crime.

Un fiacre s'éloignait avec une rapidité vertigineuse et deux hommes disparaissaient sur le quai du Jardin des Plantes. A notre tour, nous criâmes : au secours !... Des sergents de ville accoururent, ils se jetèrent dans des barques et ils opérèrent le double sauvetage avec une ardeur, une intelligence et un dévouement dont je suis heureux de vous apporter le témoignage.

Avant de faire sa déposition, Jean Frugère, échangea avec M. Durançon un regard rapide.

—Monsieur le commissaire, dit-il, c'est près de la place Maubert, dans une petite rue, dont je ne sais pas le nom, que M. Georges Lambert a été attaqué et a reçu le coup qu'il porte à la tête. Les assassins l'ont mis dans leur voiture et je me suis lancé à leur poursuite. C'est ainsi que j'ai pu arriver à temps pour me jeter dans la Seine, saisir M. Georges et l'empêcher de périr en lui maintenant la tête au-dessus de l'eau.

—Cette voiture, ce fiacre indiquerait que M. Lambert est tombé dans un guet-apens.

—C'est probable.

—Croyez-vous que le vol soit uniquement le mobile du crime ?

—Je le crois ; M. Georges avait sur lui sa montre et sa chaîne, de l'or dans son porte-monnaie et plusieurs billets de banque.

—Et tout cela a disparu. Mais après l'avoir assommé et volé, pourquoi l'ont-ils jeté dans la Seine ? Evidemment pour faire croire à un suicide. Singulière précaution pour des voleurs ! Comment M. Lambert se trouvait-il place Maubert à cette heure avancée de la nuit ? Le savez-vous ?

—Il venait de voir une personne qu'il connaît dans le quartier.

—Les misérables le guettaient, ils l'ont suivi dans une rue mal éclairée, déserte, se sont jetés sur lui. Et vous, monsieur Frugère, comment vous êtes-vous trouvé là ?

—Je me doutais de quelque chose, répondit-il après un moment d'hésitation ; des paroles échappées à un des assassins, répétés devant moi, m'ont révélé le complot. Je savais où M. Georges Lambert devait passer la soirée et j'accourais pour le prévenir, lorsque le hasard m'amena sur le lieu du crime.

Le commissaire regarda Frugère en remuant la tête.

—Vous ne dites pas tout ce que vous savez, fit-il d'un ton presque sévère.

—Monsieur, répliqua le président Durançon, veuillez ne pas insister sur ce point. De hautes raisons de convenance empêchent peut-être M. Frugère de mieux s'expliquer. Mais, le moment venu, soyez assuré qu'il parlera. Je m'empresse aussi de vous dire que je le connais et que je réponds de lui comme de moi-même.

Il importe avant tout que les auteurs du crime soient livrés à la justice. Frugère les a vus, il les reconnaît.

—Je peux même dire tout de suite à M. le commissaire qu'ils étaient au moins quatre, en comptant celui qui conduisait le fiacre.

—Était-ce un fiacre de la Compagnie des petites voitures ? demanda le commissaire de police.

—Parfaitement.

—J'ai très-bien vu les verres jaunes de ses lanternes, ajouta le président.

—Excellent renseignement.

—Oh ! j'en ai de meilleurs, fit Frugère. L'un de ces malfaiteurs est de haute taille, il se nomme Rombolle ; ce doit être le chef. On l'appelle aussi le Loucheur, parce qu'il louche de l'œil gauche. Lui et ses camarades se réunissent tous les jours dans un cabaret de la rue du Ruisseau, à Montmarthe, tout près de la rue Marcadet. La maison porte le no 107.

—Nous les tenons, dit le commissaire de police en se levant. Vous n'avez pas d'autres renseignements à me donner ?

—Non, monsieur, c'est tout.

—Je ne veux pas perdre une minute, je cours à la préfecture, reprit-il.

Il salua respectueusement le président et sortit.

Georges avait repris connaissance. Quand il vit Frugère, il devina qu'il devait la vie au dévouement de cet ami incomparable. Il lui tendit la main.

—Une autre fois, fit-il en souriant, je vous écouterai mieux, mon ami.

—Monsieur Georges, vous ne connaissez pas M. le président Durançon, il est devant vous, dit Frugère.

Georges se souleva sur son matelas et sa main tomba dans celle du magistrat.

—Je touche la main d'un noble cœur, murmura-t-il.

—Et d'un ami dévoué, ajouta le président.

Sur un signe de Georges, Frugère se mit à genoux près de lui et ils échangèrent quelques paroles à voix basse. M. Durançon interrogeait le médecin.

—La blessure à la tête n'est nullement dangereuse, répondit-il. Après une journée de soins et de repos, il sera sur pied.

—Et vous pensez que je puis l'emmener sans danger dans une voiture ?

—Sans danger aucun, monsieur.

—Monsieur le président, dit Frugère qui s'était approché, M. Georges ne desire pas qu'on le transporte chez lui ; il craint d'effrayer madame Lambert. Il aime mieux se faire soigner dans une chambre d'hôtel.

—Monsieur Frugère, répondit le magistrat, j'ai déjà pris une décision à ce sujet. Le domestique de mon ami est allé prévenir chez moi et j'attends ma voiture. C'est dans ma maison que vous pourrez venir voir M. Lambert dans la journée.

—Alors, monsieur, je n'ai plus d'inquiétude.

Un instant après, la voiture de M. Durançon arriva. Georges y fut placé entouré de ses couvertures de laine, et le magistrat et le docteur s'installèrent près de lui.

Frugère resta le dernier au milieu des sergents de ville. Il prit le nom et l'adresse de ceux qui étaient venus à son secours en leur disant :

—Je vous promets que M. Georges Lambert ne vous oubliera pas.

En attendant, continua-t-il, voilà un billet de cinquante francs pour boire à son prompt rétablissement. Je viendrai prendre dans la journée ses vêtements et les miens, en vous rapportant ceux que j'ai sur moi et que vous avez bien voulu me prêter.

Il distribua une douzaine de poignées de main et partit.

Le ciel s'était éclairci et le vent séchait les trottoirs. Frugère se rendit chez lui à pied.

Le jour commençait seulement à paraître ; il se jeta sur son lit pour attendre l'heure de se présenter rue de Larochehoucauld.

D'après les recommandations de Georges, il devint voir madame Lambert d'abord, puis ensuite Gaston de Saintraise, afin de s'entendre avec lui pour protéger Jeanne contre une nouvelle violence de M. de Borsenne.

Il dormit un peu plus d'une heure.

A six heures il sauta à bas du lit et se mit à sa toilette. Il allait voir madame Lambert pour la première fois et il tenait à se présenter dans un costume irréprochable.

Frugère avait toujours eu la coquetterie de l'habillement.

A la même heure, la police pénétrait dans le bouge de la rue du Ruisseau, dont toutes les issues étaient gardées, et arrêtait une douzaine d'individus mal famés ainsi que le maître de l'établissement et sa femme.

Parmi eux se trouvaient Rombolle et un de ses complices de nuit. Les deux autres furent arrêtés dans la journée. Au poste où ils furent conduits d'abord, on les fouilla. Rombolle avait encore sur lui la montre et le porte-monnaie de Georges Lambert. Dans une des poches de son associé on trouva le portefeuille.

Impossible de nier ; ils firent des aveux complets.

Rombolle déclara que ce n'était point lui, comme on semblait le croire, qui avait dirigé l'attaque nocturne. Il nomma Pierre, disant que c'était leur chef et qu'il les avait payés pour faire le coup.

Il ajouta que Pierre, n'était lui-même que l'instrument d'un homme très-riche, qui avait voulu se venger et se débarrasser d'un rival. Il donna bien le signalement du domestique et à peu près celui de son maître, mais il ne put fournir aucun autre renseignement.

—Ce Pierre et l'homme riche qui s'est vengé d'un rival n'existent probablement que dans l'imagination de ce scélérat, pensa le commissaire de police qui venait d'interroger Rombolle, les malfaiteurs cherchent toujours à rejeter sur d'autres la responsabilité de leurs

crimes. Mais s'il y a derrière ceux-ci des coupables qui se cachent, la justice saura bien les découvrir.

Une heure plus tard, Rombolle et les autres bandits arrêtés en même temps que lui, étaient conduits au dépôt de la Préfecture de police.

XVII

Après le départ de Georges, Jeanne s'était retirée dans sa chambre.

Soudain, au coup de sonnette de Frugère, elle sursauta. Elle pensa que le jeune homme revenait et, son chandelier à la main, elle sortit de sa chambre.

Elle reconnut aussitôt la voix de Jean Frugère, et très-étonnée, elle prêta l'oreille. Elle entendit les questions de Frugère et les réponses de l'Italienne.

A ces mots : ils vont le tuer, M. Georges court un grand danger, elle traversa rapidement le salon avec l'intention d'interroger Frugère et d'avoir l'explication des mots qu'il venait de prononcer.

Mais déjà, il dégringolait dans l'escalier. Quand l'Italienne se retourna, après avoir fermé la porte, elle vit sa maîtresse se dresser devant elle, tremblante et blanche comme un lis.

—Ai-je bien entendu ? demanda Jeanne. Georges est menacé, on veut le tuer. Frugère a-t-il dit cela ?

—Madame, je vous en prie, balbutia la servante interdite.

—Répondez, Frugère a-t-il dit cela ?

—Oui, madame.

Elle poussa un cri et recula jusqu'au milieu du salon. Elle resta pendant quelques secondes immobile, jetant autour d'elle des regards affolés ; puis elle s'élança dans sa chambre, mit son chapeau, s'enveloppa dans un long châle de cachemire noir et reparut, prête à sortir.

L'Italienne se plaça devant elle.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! s'écria la jeune femme.

—Vous ne sortirez pas à cette heure de la nuit, répliqua la servante d'un ton résolu.

Jeanne la repoussa.

Et elle s'adossa contre la porte du salon.

—Ah ! pardonnez-moi si je vous offense, continua-t-elle ; mais réfléchissez, madame : est-ce raisonnable, ce que vous faites ? Où voulez-vous aller ?

—Mourir avec Georges, répondit Jeanne d'une voix étranglée.

—M. Georges est armé ; si des malfaiteurs l'attaquaient, il saurait se défendre. D'ailleurs, où est-il en ce moment ? Pourriez-vous le rejoindre ? Vous m'avez dit vous-même que vous ne connaissiez pas ce quartier de Paris. Je vous le demande, madame, que feriez-vous à cette heure au milieu des rues inconnues, sous la pluie qui recommence à tomber ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle comprenait sa folie.

—Après tout, M. Frugère peut bien se tromper aussi, poursuivit l'Italienne : depuis quelque temps, il ne voit partout que des voleurs et des brigands.

—Frugère connaît nos ennemis, dit Jeanne en gémissant.

—Soit. Mais c'est vous qu'ils poursuivent et non M. Georges. Croyez-moi, madame, rentrez dans votre chambre, reposez-vous et attendez à demain. M. Frugère vous apportera des nouvelles rassurantes.

—Me reposer, dormir ! exclama la jeune femme, est-ce que je le pourrais ? Non, je passerai la nuit ici dans un fauteuil.

—Avec votre permission, madame, je resterai près de vous.

—Oh ! vous pouvez vous coucher ; j'ai compris que courir les rues à cette heure serait insensé, j'attendrai le jour.

Elle se laissa tomber sur un siège, et ses yeux se remplirent de larmes. Bien décidée à ne pas s'éloigner de sa maîtresse, l'Italienne s'assit en face d'elle.

—Mes forces sont épuisées, j'ai usé mon courage dans des terreurs continuelles, murmura Jeanne au bout d'un instant, il faut en finir. Dans cette lutte atroce, de tous les instants, Georges succomberait fatalement ; je ne le veux pas. Je le sauverai malgré lui et, s'il le faut, en me perdant moi-même.

Elle essaya ses yeux, sa tête se pencha sur sa poitrine et elle se plongea dans une longue méditation.

Depuis vingt-quatre heures elle avait pris une résolution définitive. Cette dernière nuit d'angoisses vint encore fortifier son idée et en hâter l'exécution.

Le soleil se leva radieux dans un horizon sans nuage et jeta comme un crêpi d'or sur le haut des maisons.

—Vous irez me chercher une voiture, dit Jeanne à sa femme de chambre.

—Madame m'emmène-t-elle ?

—Non, je sortirai seule.

—M. Frugère viendra certainement tout à l'heure.

—C'est pour cela que je ne vous emmène point, vous l'attendrez.

—Qu'aurai-je à lui dire ?

Jeanne écrivit quelques mots sur une feuille de papier et la mit dans une enveloppe.

—S'il vient, vous lui remettrez ceci, répondit-elle.

(A suivre)